

POLITIQUE

MARLÈNE SE DÉCHAÎNE

DEPUIS SA NOMINATION, MARLÈNE SCHIAPPA, SECRÉTAIRE D'ÉTAT CHARGÉE DE L'ÉGALITÉ ENTRE LES FEMMES ET LES HOMMES, A ÉTÉ CRITIQUÉE... MAIS ELLE A SU FAIRE ENTENDRE SA VOIX. MANQUE DE CHANCE POUR SES DÉTRACTEURS, LA TRENTENAIRE N'A PAS DU TOUT L'INTENTION DE SE TAIRE. Par Céline Puertas Photos Raphaël Lugassy



Elle est sur tous les fronts. Qu'on l'apprécie ou pas, il faut bien l'admettre : Marlène Schiappa n'a pas peur de foncer dans la mêlée, sur le terrain comme sur Twitter, et dans les médias, où elle est omniprésente. Dès le début, son ton brut de décoffrage surprend. Chaque sujet abordé par la secrétaire d'Etat génère des polémiques : harcèlement de rue, congé maternité unique, affaire Alexia Daval... Il y a neuf mois, la jeune femme de 35 ans est à peine nommée à son poste que les critiques pleuvent. Virginie Martin, politologue et professeure à la Kedge Business School, se souvient : « Marlène Schiappa n'a pas un CV classique, ni beaucoup d'expérience en politique, elle n'a pas non plus les codes de la culture féministe ni de ses réseaux... Elle a juste son vécu de mère active et peut apparaître comme la partie plutôt faible du casting du gouvernement patchwork d'Emmanuel Macron. » Et puis l'affaire Weinstein débute, suivie du mouvement #MeToo et de tous les rebondissements médiatiques autour de la libération de la parole des femmes, que la société, en profonde mutation, connaît ensuite. Fidèle à sa marque de fabrique, Marlène Schiappa prend la parole, de manière cash. « Elle y va fort et dit tout, de manière très intuitive, poursuit Virginie Martin. Elle aurait pu rester une anecdote mais elle sait parler au grand public. Elle est moins théorique que d'autres avant elle, comme Najat Vallaud-Belkacem qui a pourtant ouvert beaucoup de portes. Sa stratégie, c'est de faire passer les sujets par le bas. C'est une surprise et ça peut sembler paradoxal, mais ça fonctionne et elle fait des progrès conséquents. » Début février, nous sommes dans son bureau du VII^e arrondissement. Pas de fioritures à la feuille d'or façon salon de l'Élysée : ici le parquet grince, la moquette est usée et la déco minimaliste. Sur le bureau de la secrétaire d'Etat, des piles de paperasses et, dans sa main, son téléphone portable, bien accroché.

Vous êtes l'une des plus attaquées parmi les membres du gouvernement, comment l'expliquez-vous ?

Marlène Schiappa. Au départ, ma nomination a pu heurter le « vieux monde politique » qui pense qu'il faut d'abord militer pendant quinze ans dans un parti, ou être un homme blanc âgé en costume, pour avoir des responsabilités. Après, les sujets que je porte n'ont jamais fait consensus. Rappelez-vous ce qui était dit sur Simone Veil quand elle a défendu son projet de loi pour la légalisation de l'avortement, ou sur Gisèle Halimi, quand elle a porté le débat pour la criminalisation du viol. Ce sont des thèmes qui divisent. En France, il y a 84 000 viols par an et des centaines de milliers d'agressions sexuelles, donc il y a sûrement des milliers de personnes qui ne voient pas où est le problème.



J'ai travaillé dans une agence de presse où je proposais des articles sur les violences sexuelles. On me les refusait toujours, prétextant que ce n'était pas « feel good ».



Vos détracteurs vous reprochent des prises de parole trop nombreuses, et un ton tranchant. Que pensez-vous de ces critiques ?

M. S. Dès qu'une femme politique a une parole forte, il y a toujours quelqu'un pour lui dire de se taire. Ça m'amuse de voir que j'ai une image de rebelle, alors que j'ai toujours fait preuve de solidarité gouvernementale. Hier encore, j'ai eu le Premier ministre Edouard Philippe au téléphone qui m'a dit : « Vous avez raison d'utiliser la parole publique, parce que c'est un levier. » Dans ma lettre de mission, il est indiqué : « Vous devrez agir pour abaisser le seuil de tolérance de la société face aux violences sexistes et sexuelles. » C'est ce que je fais. L'affaire Weinstein ne doit pas retomber comme un soufflé. Depuis des mois, on parle de libération de la parole des femmes, et certains ont envie qu'on m'entende moins. Je reçois pourtant de nombreux messages de soutien de la part de responsables politiques, ou de citoyennes qui tous les jours m'écrivent : « Merci d'aborder ces sujets tabous. »

Il faut dire que l'actualité ne vous laisse pas beaucoup de répit...

M. S. Oui, il suffit de regarder le JT : une femme tuée par son mari, une autre violée, une petite fille enlevée, des salariées qui souffrent de harcèlement sexuel au travail... Plus jeune, j'ai été directrice éditoriale dans une agence de presse et je proposais des articles sur les violences sexuelles. On me les refusait toujours, prétextant que ce n'était pas « feel good ». J'ai galéré pour faire publier mon livre La Culture du viol. Les éditeurs me disaient : « Les libraires n'aiment pas mettre en avant des livres avec le mot viol sur la couverture, c'est glauque. » C'est bien qu'on parle davantage de ces sujets, ignorés dans les médias avant, mais ça signifie >



aussi que la réalité de la vie des femmes n'a pas beaucoup évolué. J'étais en déplacement dans la Sarthe le week-end dernier, et des policiers m'ont fait écouter les enregistrements des appels d'urgence passés par des femmes battues par leur conjoint. Ces violences sont quotidiennes et banales, ça peut arriver à votre sœur, votre voisine, une collègue...

Quel a été votre déclic pour vous engager en politique ?

M. S. Quand, plus jeune, j'ai commencé à réfléchir aux problématiques féministes et au sexisme, j'ai réalisé que ces questions n'intéressaient pas grand monde. Ma fille de 11 ans et ses copines élaborent des stratégies pour pouvoir marcher tranquillement dans la rue, de type « fais semblant de téléphoner » ou « regarde droit devant et reste naturelle ». Elles vivent les mêmes choses que moi, à un âge encore plus précoce. Non seulement on ne progresse pas, mais j'ai parfois l'impression qu'on recule. Il reste donc beaucoup de choses à faire.

Dans votre ouvrage, *Le Deuxième Sexe de la démocratie* (éd. de l'Aube), vous expliquez n'avoir jamais été victime de sexisme de la part d'hommes politiques. On ne peut pas en dire autant des médias.

M. S. Oui, rien ne va jamais quand ils évoquent les femmes politiques. On lit ou on entend « cette femme est trop masculine », une autre n'a pas la bonne coupe de cheveux,

ou trop de maquillage... Quand je viens annoncer une mesure sur laquelle j'ai travaillé pendant des mois, qui peut changer la société en profondeur, et que je découvre dans la presse qu'une bonne partie du compte rendu est consacrée à ce que je portais, ça m'énerve. On a dit de moi : « Elle ressemble >

BIO EXPRESS

Novembre 1982
Naissance à Paris.
2008 Démissionne
d'une agence de pub et
lance son blog, *Maman
Travaille*, qui deviendra
un important réseau de
mères actives militant
pour l'égalité parentale.
2010 Signe un premier
ouvrage, *Osez l'amour
des rondes*. Passé plutôt
inaperçu à sa sortie, on
lui reprochera plus tard
un côté grossophobe.
Marlène Schiappa
a depuis rédigé des
dizaines d'ouvrages

sur la maternité, mais
aussi sur le viol ou
la parité en politique.
2014 Devient adjointe
au maire du Mans,
chargée de l'égalité
et de la lutte contre
les discriminations.
2017 Déléguée
d'En Marche ! dans
la Sarthe, elle est
nommée responsable
du pôle égalité femmes-
hommes de la campagne
d'Emmanuel Macron,
qu'elle soutient dès
le début, puis secrétaire
d'Etat, le 17 mai.



La politique, ce n'est pas aussi difficile qu'on le dit. On le fait croire aux femmes pour les écarter. Eduquer des enfants est beaucoup plus complexe.



à une panthère chaude sortie d'une crique sicilienne » (dans le magazine Causeur, ndlr). Mais je n'ai jamais entendu à propos d'un homme : « On dirait un tigre brûlant marchant dans la savane. »

Encaisser les coups bas, ça s'apprend ?

M. S. Quand je suis arrivée au Mans en 2014 (elle a été adjointe du maire socialiste Jean-Claude Boulard, ndlr), c'était difficile. Je venais d'emménager, j'ai été invitée au dernier moment sur la liste municipale et parfois traitée

comme une étrangère. D'abord politiquement car je refusais d'adhérer au PS – je tenais à rester « société civile ». J'étais aussi considérée comme la blogueuse parisienne bobo alors que j'ai grandi dans une HLM près du périphérique. Plusieurs femmes plus âgées et plus installées m'ont prise de haut. Il y a eu des manigances contre mes dossiers... Pendant les réunions, certaines m'empêchaient de m'asseoir avec elles, prétextant que la place était prise... Niveau école primaire ! C'est paradoxal, mais il existe des rivalités entre femmes à cause de la parité. Sur une même liste, une femme n'est pas un danger pour les hommes qui ont leur propre quota, mais pour les autres, avec qui elle doit partager ce créneau. Quand je suis arrivée au sein de La République en Marche, nous avons d'ailleurs créé un pacte de solidarité avec les militantes. Nous étions un groupe d'alliées, qui s'entraidaient quoi qu'il arrive, en restant solidaires. Je crois en la sororité.

Vous avez fait beaucoup de sacrifices pour en arriver là ?

M. S. Oui, forcément, mais ce sont des sacrifices volontaires. Quand on part pour une élection présidentielle, on fait le tour de France pendant quasiment un an, on travaille tous les jours, dimanche compris. Il faut accepter de mettre de côté sa vie de famille. C'est un sacrifice financier aussi, payer les déplacements, les hôtels, le baby-sitting... J'ai pris un crédit à la consommation pour me lancer dans la campagne d'Emmanuel Macron sans le dire à mes proches.

Comment protégez-vous vos proches ?

M. S. Après ma nomination, j'ai débranché Internet chez moi : je ne voulais pas que mes filles aillent lire ce qui se disait, notamment sur les réseaux sociaux. Quand un site comme Atlantico parle de moi en titrant « la reine des salopes », c'est un peu compliqué d'expliquer : « Ma chérie, ce journaliste m'a traitée de salope, ce n'est pas bien, ça ne se fait pas. » Il y a aussi des menaces qui circulent, des photos de mes enfants ont été postées sur la Toile... J'ai un officier de sécurité qui m'a appris des gestes d'autodéfense, en me montrant deux trois trucs que je peux faire pour gagner du temps, si quelqu'un s'en prend à moi, ou pire, à mes filles.

Pour réussir en politique, faut-il être une guerrière ?

M. S. Pas plus que pour percer dans une grande entreprise. Il faut relativiser, je ne travaille pas à la mine. La politique, ce n'est pas aussi difficile qu'on le dit, on le fait croire aux femmes pour les écarter. Eduquer des enfants est beaucoup plus complexe que créer une politique publique. Je le répète souvent : ce n'est pas parce qu'elles s'engagent en politique que les femmes vont forcément être victimes de sexisme. Plus nombreuses on sera, et plus il sera facile de créer un univers sécurisé.

